

Vous avez dit tragique ?
Ce samedi il pleuvait
Les Morb(y)des
Transmissions

Sophie Joli-Coeur

Numéro 149 (4), 2013

Mémoires en jeu

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70894ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Joli-Coeur, S. (2013). Compte rendu de [Vous avez dit tragique ? / *Ce samedi il pleuvait* / *Les Morb(y)des* / *Transmissions*]. *Jeu*, (149), 18–24.

Ce samedi il pleuvait

TEXTE **ANNICK LEFEBVRE** / MISE EN SCÈNE **MARC BEAUPRÉ** / SCÉNOGRAPHIE ET COSTUMES **ROMAIN FABRE**
ÉCLAIRAGES **FRANÇOIS BLOUIN** / CONCEPTION SONORE **JACQUES POULIN-DENIS**
AVEC **MAXIME DAVID, SÉBASTIEN DAVID, ALEXANDRE FORTIN ET MARIE-ÈVE MILOT**
PRODUCTION DU **CRACHOIR**, PRÉSENTÉE AUX ÉCURIES DU 9 AU 27 AVRIL 2013.

Les Morb(y)des

TEXTE **SÉBASTIEN DAVID** / MISE EN SCÈNE **GAÉTAN PARÉ** / SCÉNOGRAPHIE **MYLÈNE CHABROL**
COSTUMES **LINDA BRUNELLE** / LUMIÈRES **CLAUDE COURNOYER** / CONCEPTION SONORE **OLIVIER GAUDET-SAVARD**
MAQUILLAGES ET COIFFURES **ANGELO BARSETTI**
AVEC **KATHLEEN FORTIN, JULIE DE LAFRENIÈRE ET SÉBASTIEN DAVID**
COPRODUCTION DU **THÉÂTRE DE QUAT'SOUS** ET DE **LA BATAILLE**,
PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE DE QUAT'SOUS DU 5 AU 23 MARS 2013.

Transmissions

TEXTE ET MISE EN SCÈNE **JUSTIN LARAMÉE** / DÉCOR ET COSTUMES **GENEVIÈVE LIZOTTE**
ÉCLAIRAGES **ALEXANDRE PILON-GUAY** / MUSIQUE **BENOÎT CÔTÉ** / ACCESSOIRES **VALÉRIE ARCHAMBAULT**
AVEC **FRANÇOIS BERNIER, ÉMILIE GILBERT, ROGER LÉGER, LOUIS-OLIVIER MAUFFETTE,**
MARIE MICHAUD ET ÈVE PRESSAULT
PRODUCTION DU **THÉÂTRE QUI VA LÀ**, PRÉSENTÉE À LA LICORNE DU 28 MARS AU 13 AVRIL 2013 (EN REPRISE).

SOPHIE
JOLI-CŒUR

VOUS AVEZ DIT TRAGIQUE ?

Il n'est pas rare que des spectacles soient présentés comme des « tragédies contemporaines », qui redonnent corps et voix au tragique sans nécessairement ressusciter la forme théâtrale antique. S'il faut se réjouir de cette volonté partagée par les auteurs, les metteurs en scène et les directeurs artistiques d'enraciner leurs pièces dans la tradition théâtrale, les profondeurs de la psyché humaine et souvent l'espace social, on se demande néanmoins si le tragique dans le théâtre contemporain a encore une réelle portée et, dans l'affirmative, de quelles façons se manifeste-t-il. Afin de sonder cette dimension souvent souterraine du théâtre actuel, nous analyserons trois pièces d'auteurs québécois de la relève, soit *Ce samedi il pleuvait* d'Annick Lefebvre, *les Morb(y)des* de Sébastien David et *Transmissions* de Justin Laramée. Nous nous intéresserons aux procédés textuels et scéniques mis en place pour créer l'effet tragique. Ces auteurs réussissent-ils à donner un souffle tragique à leur pièce pour faire entendre le cœur battant de l'homme à travers les âges, les mythes ou encore le quotidien ?

Le tragique contemporain et quotidien

Pour les auteurs à l'étude et les metteurs en scène à leur suite, le tragique¹ est quelque chose qu'ils peuvent donner à voir et à entendre même en transparence et en sourdine. La pièce d'Annick Lefebvre est présentée comme « une tragédie moderne sise à Saint-Bruno-de-Montarville », un cri de désespoir et de rage qui se répercute sur les murs des bungalows. Dans le programme, Paul Lefebvre dit y voir l'expression de la condition humaine « dans toute son irrépressible sauvagerie, dans toute son incontrôlable humanité, dans toute son inéluçtable conscience ». Pour sa part, le metteur en scène Marc Beaupré considère que cette pièce est une tragédie faite « d'ignorances et d'hybris (la volonté démesurée), qui nous rendent l'Homme si beau et si fragile ». Il en ressort que le tragique agit de manière souterraine et souvent inconsciente chez les personnages en les poussant à se débattre, à crier, à réfléchir, en quête moins

1. Ce sont les philosophes, historiens et mythologues qui se sont saisis, à partir du XIX^e siècle, du concept du « tragique » en le dissociant de la conception dramatique pour en faire une pierre d'assise de leur vision du monde et de la destinée humaine. Voir à ce sujet l'introduction de Donatien Grau dans *Tragédie(s)*, Paris, Éditions Rue d'Ulm/Presses de l'École normale supérieure, 2010, p. 17-23.



Ce samedi il pleuvait d'Annick Lefebvre, mis en scène par Marc Beaupré. Spectacle du Crachoir, présenté Aux Écuries en avril 2013. Sur la photo : Maxime David et Sébastien David. © Benoît Beaupré.

d'un apaisement que d'une prise de conscience. Le père et la mère ainsi que le jumeau et la jumelle verbalisent tour à tour leurs frustrations, au début de manière monologuée et par la suite avec un peu plus d'interpénétration des soliloques.

De son côté, Justin Laramée souhaitait donner une amplitude tragique, voire sacrée, à sa pièce en ancrant ce drame familial dans la nature, les profondeurs de l'inconscient et les rites. L'histoire de ces retrouvailles familiales dans un chalet tourne à la tragédie lorsque les secrets enfouis sont déterrés. Une ambiance d'étrangeté est créée par la poésie textuelle et scénique. « La pièce de Laramée est ce qui est convenu d'appeler un nœud de vipères, [...] on croirait nager en pleine tragédie grecque », écrivait Christian Saint-Pierre dans ces pages².

L'œuvre de Sébastien David, quant à elle, comporte une dimension tragique moins explicite qui se cache dans les

replis de la chair et de l'âme des personnages de Stéphanie et de sa sœur aînée, qui vivent recluses dans un sous-sol. Tandis que la première essaie de sortir de l'inertie en faisant de la bicyclette stationnaire et en dialoguant avec une communauté virtuelle, sa sœur se vautre dans un divan en regardant des télé-réalités. L'auteur et le metteur en scène Gaétan Paré confèrent à ces personnages atypiques une dimension tragicomique du fait que ces derniers se débattent avec eux-mêmes pour donner un sens à leur vie.

Une constante se dégage de ces trois pièces en ce qui a trait à la nature du tragique : la manifestation d'un « tragique quotidien », s'incarnant dans des scènes de la vie quotidienne et dans des personnages sans destinée particulière qui doivent éviter de tomber dans l'abîme de leur cœur, de leurs pensées ou du passé. Ce type de tragique contemporain a été évoqué par Maeterlinck dans un essai à ce sujet :

2. Christian Saint-Pierre, « Des chiens et des hommes », *Jeu* 130, 2009.1, p. 88-93.





Les Morb(y)des
de Sébastien David,
mis en scène par Gaétan Paré
(Théâtre de Quat'Sous/la Bataille,
2013). Sur la photo :
Julie Lafrenière, Kathleen Fortin
et Sébastien David.
© Yanick Macdonald.



Transmissions de Justin Laramée. Spectacle du Théâtre Qui Va Là, présenté en reprise à la Licorne au printemps 2013.
Sur la photo : Marie Michaud et François Bernier. © Justin Laramée.



Il y a un tragique quotidien qui est bien plus réel, bien plus profond et bien plus conforme à notre être véritable que le tragique des grandes aventures. Il est plus facile de le sentir, mais il n'est pas aisé de le montrer, parce que ce tragique essentiel n'est pas simplement matériel ou psychologique. Il ne s'agit plus ici de la lutte déterminée d'un être contre un être, de la lutte d'un désir contre un autre désir ou de l'éternel combat de la passion et du devoir. Il s'agirait plutôt de faire voir ce qu'il y a d'étonnant dans le fait seul de vivre³.

Dans ce texte, le dramaturge belge cherche à mettre des mots sur ses intuitions d'un théâtre nouveau qui jetterait un éclairage sur la part d'ombre de chaque existence ; un théâtre qui capterait les mouvements invisibles de la vie intérieure en lui donnant une résonance universelle. C'est manifestement ce que les auteurs à l'étude ont cherché à faire en mettant en scène des personnages englués dans le quotidien, prisonniers de leurs rapports aux autres et à eux-mêmes.

Mise en mots du tragique

La critique a salué l'originalité et la puissance de ces trois pièces qui ne s'inscrivent pas dans le même registre. Le texte d'Annick Lefebvre s'avère être une avalanche de mots et d'images fortes ayant une charge de violence, un défoulement qui permet aux personnages de libérer leurs angoisses et leurs frustrations. La langue de cette auteure est un matériau brut, explosif. Celle de Sébastien David, bien qu'adoucie par une pointe de poésie, est tout aussi acerbe : ses personnages s'engueulent, vident leur cœur et leur tripes sur scène. On retrouve également cette dimension poétique dans *Transmissions*, qui agit davantage en douceur et en lenteur.

Le tragique est incarné par les personnages qui expriment en gestes, en mots et de manière non verbale leurs angoisses et leurs questionnements existentiels. La pièce de Sébastien David pose crûment une question fondamentale à laquelle les deux autres auteurs font écho : « Comment exister ? » C'est le personnage de Stéphanie qui semble prendre le plus conscience de sa quête de sens en pédalant et en cherchant à se connecter au monde extérieur pour essayer de donner un but à sa vie. Une ombre funeste plane sur cette pièce, moins en raison du meurtrier qui rôde que du danger de l'effacement de soi : Stéphanie s'envole dans le ciel et Sa sœur en vient à se réifier en divan de manière métaphorique. Les jumeaux imaginés par Annick Lefebvre pédalent aussi en quelque sorte dans le vide en cherchant à affirmer leur individualité et leurs idées dans une famille et une société dysfonctionnelles. Cette pièce s'ouvre sur le prologue d'un coryphée à deux voix – les jumeaux parlant de manière simultanée au début de la pièce – annonçant un drame à venir qui s'avèrera être le saccage de la platebande et la mise à mort du chien, épicycles de la vie de la banlieue. Dans *Transmissions*, la réflexion sur le sens de la vie et la

3. Propos de Maurice Maeterlinck tirés du neuvième chapitre du *Trésor des humbles*, intitulé « Le tragique quotidien » (Paris, Grasset, coll. « Les Cahiers Rouges », 2008, p. 117). Le dramaturge Serge Boucher a fait référence à cette conception du tragique quotidien dans les pages de *Jeu* pour définir son propre théâtre (*Jeu* 78, 1996.1, p. 30 à 32).

mort passe par des rituels funèbres, des marionnettes parlant pour les morts et des volées d'oies blanches incarnant à la fois l'espoir et le désespoir qui vont et viennent selon le cycle des saisons de la vie.

Mise en scène et en crise du tragique

Nous en venons au constat de la mobilité du centre de gravité du tragique, pourrait-on dire, du fait que celui-ci se manifeste aujourd'hui davantage dans l'envers des mots et dans l'ombre des personnages. On assiste de plus en plus à une « mise en crise du tragique », à savoir à un questionnement de ses ressorts, à en croire les jeux de décalage occasionnés notamment par le jeu distancié des acteurs et par la scénographie. Dans les trois pièces, les acteurs se distancient par moments de leur personnage en jouant de manière caricaturale ou décalée, ce qui déclenche des rires, des réactions de surprise ou encore des interrogations chez le spectateur. Les actrices dans *les Morb(y)des* donnent l'impression d'être conscientes des réactions que l'exposition de leurs rondeurs provoque chez le spectateur-voyeur, tandis que les acteurs dans *Transmissions* et *Ce samedi il pleuvait* jouent de manière exacerbée les émotions de leurs personnages qui frôlent l'hystérie ou le pathétisme. Ainsi, le jeu des acteurs confère à ces pièces une dimension tragicomique qui constitue, selon nous, l'une des manifestations contemporaines de cette mise en question du tragique.

L'attention du spectateur est attirée par ces procédés de distanciation du fait que la mise en scène accentue le jeu décalé. Dans *Ce samedi il pleuvait*, les comédiens, tout en se défoulant verbalement, tracent à la craie blanche sur le mur du fond et sur le plancher noirs les contours de leur corps et de leurs pensées troubles. Ce choix en apparence simple contribue à donner une épaisseur tragique à cette pièce en créant une distance entre le psychique et l'action physique, la raison et les impulsions, le personnage et l'acteur. Ce procédé donne à voir les marques invisibles du questionnement existentiel sur les murs de la conscience, de la même façon que les jeux d'ombres et les marionnettes d'animaux dans *Transmissions*. Dans un registre en apparence plus ludique, le décor surdimensionné et caricatural des *Morb(y)des* (grand divan trônant au milieu de la scène ; papier peint à motif floral quasi psychédélique) contribue à amplifier la résonance tragique de cette pièce.

Il est intéressant de remarquer que cette distanciation, qui permet parfois d'atteindre un paroxysme, donne lieu à des effets de miroir. En effet, les scènes pivot qui intensifient les émotions et la tension génèrent un dédoublement, une superposition des couches de sens. Le moment de la pièce d'Annick Lefebvre où le jumeau et la jumelle – interprétés

par deux acteurs jumeaux, ce qui amplifie l'efficacité du procédé de distanciation – arrivent à dissocier leurs voix et à s'individualiser est un point tournant dans la pièce. Le metteur en scène des *Morb(y)des* exploite également cet effet de miroir dans le face-à-face entre Stéphanie et Sa sœur. Au début, l'aînée répète les paroles de la cadette pour se moquer d'elle, mais le jeu devient sérieux quand Stéphanie oblige Sa sœur à dire ce qu'elle ne veut pas avouer. Cette projection donne une profondeur insoupçonnée à leur tragédie quotidienne.

Le tragique au-delà du tragique

Certains moments de poésie visuelle et de pure présence scénique des acteurs conscients d'eux-mêmes ont fait vibrer les cordes sensibles tragiques dans les pièces analysées. C'est heureux, car, le plus souvent, le spectateur a plutôt le sentiment que le théâtre et la société contemporaine font l'effet d'un éteignoir qui étouffe la flamme vacillante du tragique, le laissant seul avec ses démons intérieurs. On ne met pas en mots et en scène le tragique sans conscience de sa résonance métaphysique et sociale. Ce qui implique de prévoir à même le texte, le jeu, la mise en scène et le rapport scène-salle des procédés pour interroger le rapport tragique au monde et à notre vie. Malheureusement, on sort parfois des spectacles avec l'impression que le tragique est une fin en soi, qu'on a figé son effet dans des mots et des images.

Attirés par les propositions théâtrales qui ont le courage de descendre dans la caverne de Platon pour confronter les ombres, certains spectateurs, à la manière de Maeterlinck, voudraient qu'on éclaire leur lanterne : « J'étais venu [au théâtre] dans l'espoir de voir mes jours rattachés à leurs sources et à leurs mystères par des liens que je n'ai l'occasion ni la force d'apercevoir à tout instant. J'étais venu dans l'espoir d'entrevoir un instant la beauté, la grandeur et la gravité de mon humble existence quotidienne. J'espérais qu'on m'aurait montré je ne sais quelle présence, quelle puissance ou quel dieu qui vit avec moi dans ma chambre⁴. »

Ce spectateur n'a pas nécessairement d'attentes précises autres que l'attraction d'un papillon de nuit pour la lumière. Il vit, certes, des moments d'émotion au théâtre, mais en ressort trop souvent avec l'impression de se sentir plus seul et plus dépourvu qu'en entrant dans la salle. Il comprend que son rôle actif est de garder mobiles son regard, son esprit et son cœur pour pouvoir capter le sens plus profond des œuvres. Il se dit que si le tragique peut encore résonner dans notre psyché et notre société, c'est *au-delà du tragique*, au-delà des conceptions préconçues et des effets attendus, avec l'espoir de retrouver l'étincelle de la lucidité tragique dans le regard des acteurs et des spectateurs. ■

4. Maurice Maeterlinck, *ibid.*, p. 120.